

Le dernier héros d'Hollywood

Last Action Hero de John McTiernan

Georges Privet

Number 68-69, September–October 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22736ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Privet, G. (1993). Review of [Le dernier héros d'Hollywood / *Last Action Hero* de John McTiernan]. *24 images*, (68-69), 100–101.

LE DERNIER HÉROS D'HOLLYWOOD

par Georges Privet

Arnold récite Shakespeare, siffle Mozart et sauve Schwarzenegger dans le *Last Action Hero* de John McTiernan — une comédie d'action schizo et parfaitement inénarrable, à mi-chemin entre *The Purple Rose of Cairo* et *Lethal Weapon* 1, 2 et 3. Au programme, les aventures d'un jeune fan qui entre dans le dernier film de sa star préférée, grâce à un ticket magique dont il vient d'hériter, et qui essaie de prouver au grand Jack Slater qu'il n'est en fait qu'un personnage créé par Arnold Schwarzenegger...

Confus? Il y a de quoi. Surtout quand l'admirateur et son héros quittent le film-dans-le-film pour visiter Hollywood et ses coulisses, avant de ressortir par l'écran d'un vieux cinéma de Times Square pour déjouer les plans de ceux qui veulent tuer le «vrai» Schwarzenegger! Le public et les critiques se sont d'ailleurs entendus pour dénoncer l'incohérence de cette comédie labyrinthique où Arnold croise Hamlet, la Mort du *Septième sceau* et l'affiche du *Conformiste!*

Pourtant, ce *Last Action Hero* semblait s'inscrire d'emblée dans la tradition des grands films à tiroirs comme *Sherlock Junior* et *Le voleur de savonnettes*. Mais John McTiernan a pris un tel plaisir à brouiller les pistes de son film qu'il a perdu en route l'ensemble de son public. À tel point que cette superproduction — donnée comme l'un des rares succès assurés de l'été — est finalement devenue le flop toutes catégories de l'année. Et pour cause: avec les dépassements de son budget colossal (estimé d'un montant variant entre 70 et 120 millions de dollars!), ses délais de fabrication ultrarapides (à peine plus de six mois) et ses scènes tournées et retournées à la dernière minute (jusqu'à un mois et demi avant sa sortie!), *Last Action Hero* est devenu l'incarnation de tous les excès qui mènent Hollywood à la ruine. Pourtant, le film de John McTiernan cache, sous son scénario débile, sa réalisation maladroite et son montage approximatif, l'âme tordue d'un véritable



Le jeune Danny (Austin O'Brien) tente de convaincre Slater (Arnold Schwarzenegger) qu'il est un personnage fictif.

ovni. Et cette âme suffit à faire de ce curieux échec un film plus intéressant que bien des succès...

Last Action Hero se situe aussi quelque part entre Joe Dante et Pirandello. Avec, d'un côté, le charme, l'humour et les clins d'œil de *Matinee* (avec son jeune cinéophile, son vieux cinéma et son écran qui sert de passage), et de l'autre, une suite ininterrompue de mises en abyme, qui nous entraînent dans la quête d'un personnage cherchant l'auteur de son film. La première partie se déroule donc essentiellement à l'intérieur d'un vieux palace new-yorkais, qui sert de refuge à la jungle violente de Times Square, pendant que la seconde nous entraîne au cœur d'un grand film d'action, dont McTiernan a décuplé toutes les conventions. On a donc droit, d'un côté, à un hommage nostalgique, affectueux (et anachronique) aux plaisirs innocents des films d'autrefois, et de l'autre, à une déconstruction post-moderne, sauvage, (et extrêmement cynique) des recettes des nouveaux films-spectacles. Avec le résultat que *Last Action Hero* suggère un croisement contre-nature entre

l'émotion de *Cinéma Paradiso* et la dérision de *Hot Shots! Part Deux...*

Mais les scénaristes de *Last Action Hero* ne se sont pas contentés d'orchestrer la rencontre de leur protagoniste et de sa star préférée; ils poussent l'audace jusqu'à amener l'admirateur à convaincre son idole, Slater, qu'il est un personnage fictif en lui demandant de prononcer un mot «de quatre lettres», qu'il ne peut pas dire dans le cadre d'un spectacle «pour toute la famille» (à cause du bureau de censure), ou en lui récitant à l'avance quelques-unes de ses propres répliques (parce qu'il les a déjà mille fois entendues). Le film pousse d'ailleurs très loin ce genre de sabotage de son propre récit, et amène le film bien loin des sentiers usuels de la parodie...

Ainsi, McTiernan nous montre un poste de police hollywoodien où Slater croise le T-1000 de *Terminator 2* et la Sharon Stone de *Basic Instinct*; où travaille un détective animé sorti tout droit de *Roger Rabbit*; et où le grand patron a la tête de F. Murray Abraham, l'homme qui a — comme nous le rappelle Danny — tué Mozart. Mais *Last Action Hero* pousse ce

genre de choses plus loin qu'on avait jamais osé le faire quand Danny se met à expliquer à Jack qu'il est en fait Arnold Schwarzenegger! Ce revirement permet d'ailleurs à McTiernan cette scène incroyable où Danny amène son idole dans un vidéoclub, pour découvrir que dans ce monde parallèle le *Terminator* met en vedette Sylvester Stallone! Du coup, le film atteint un tel niveau de mise en abyme (on est bien au-delà du second degré...) que les spectateurs n'ont plus d'emprise sur le film qu'ils sont en train de regarder. Avec la conséquence que lorsque Danny et Slater sortent finalement du film pour retourner dans le monde réel (leur retour coïncide avec la première du nouveau Schwarzenegger), le film s'est remis en question à un tel point qu'il déroutait complètement tous ses spectateurs...

Il y a, tout de même, deux personnages bien reconnaissables au centre du film tout à fait inclassable: d'un côté, un gosse qui connaît toutes les conventions du film de comédie et d'action; de l'autre, un acteur qui refuse de croire qu'il n'est rien d'autre qu'un personnage. Or, ce personnage, une star des films d'action qui a le cigare de Stallone, le regard d'Eastwood et les jeans de Gibson, a d'abord et avant tout la tête d'Arnold Schwarzenegger. Et celui-ci joue ici avec une image avec une audace qu'ont malheureusement trop peu de stars. Car quand Slater a de la difficulté à prononcer le nom autrichien de son interprète, ou quand Schwarzenegger est ridiculisé par sa femme (la vraie Maria Shriver), la star (qui produit ici, pour la première fois, l'un de ses films) joue dangereusement avec son image publique. Il en va de même dans cette scène incroyable où l'acteur se voit reprocher par son personnage de lui avoir rendu la vie insupportable. Le titre souligne d'ailleurs d'emblée le malaise qu'inspire ce drôle de film par son côté à la fois vague (l'absence du «the» démonstratif) et précis (le «last» définitif).

Reste, bien sûr, l'épave fascinante



Déconstruction post-moderne et cynique des recettes des nouveaux films-spectacles.

d'un film décousu — car ce *Last Action Hero* ne vaut certes pas l'ensemble de ses morceaux. Il faudrait toutefois être aveugle pour ne pas reconnaître au film de John McTiernan une certaine originalité et beaucoup d'audace. Car bien après que les dinosaures de Spielberg seront morts dans un fracas saurien, on se tournera vers McTiernan pour retracer la mort du système hollywoodien. On se souviendra de ce jeune fan devenu trop cynique pour croire à son idole, et de cette superstar qui ne savait même plus prononcer son nom. Et on se dira que l'échec retentissant de cet étrange hybride en disait long sur l'évolution des rapports entre Hollywood et son public... ■

LAST ACTION HERO

États-Unis 1993. Ré.: John McTiernan. Scé.: Shane Black et David Arnott, d'après une histoire de Zak Penn et Adam Leff. Ph.: Dean Semler. Mont.: John Wright. Mus.: Michael Kamen. Int.: Arnold Schwarzenegger, Austin O'Brien, F. Murray Abraham, Art Carney, Charles Dance, Anthony Quinn. 122 minutes. Couleur. Dist.: Columbia.